bile, qui avait été traverse à l'épaule, à la cuisse et à la jambe par trois balles. Sa tete était labourée par un éclat d'obus, ils l'ont laissé trente heures sans lui prèter aucune espèce de secours et d'atten-tion. L'ai vu le maire de Talmay (Côte-d'Or), un ben vieillard coupable d'avoir essayé d'empècher un uhlan ivre d'entrer à cheval dans une salle de café dont ce sauvage voulait briser les meubles après en avoir brisé les glaces à coup de revolver. J'ai vu un maréchal-ferrant de Prenois-sur-Dijon, ayant encore ses sabots aux pieds et son tablier de cuir au cou; pris à l'improviste comme guide par un détachement de cavaliers, il avait rencontré un petit bois, d'où les francs tireurs, embusqués, avaient mitraillé la bande; les cavaliers turieux de leur més-aventure, s'étaient repliés sur le domicile de ce pauvre homme, avaient pillé ses provisions, jeté dans la rue sa femme et ses enfants, et mis, sous ses yeux, le

J'ai vu un jeune prêtre al taillon des mobile il portetad ambulerd vait pas sauvegardé.

De temps en temps, les soldats du poste, empoignaient un d'entre nous, le premier qui leur tombait sous la main, et, sans provocation d'aucune sorte, sans motif apparent, par manière de passe-temps, ils insultaient ignoblement la temps, ils insultaient ignoblement la malheureuse victime, ils frappaient à coups de fourreau de sabre, ils souffle-taient, ils crachaient au visage, ils blessaient même jusqu'au sang; un ouvrier de Dijor reçut un coup de baïonnette à la hanche; un autre reçut un coup de sabre au coude; aucun ne fut plus martyrisé que le pauvre maire de Talmay. A toute minute, ils nous disaient, avec des ricanements sinistres: « Vous fusillé demain!... Vous, fusillé à quatre heures aujourd'hui...» Ils produisaient sur moi l'impression des bètes féroces qui s'amusent à torturer une proie vivante avant de la tuer.

Dans la muit du 26 au 27, on nous donna première fois de la paille ; pour lière fois, depuis huit jours, nous ons espérer de dormir. Maisau milieu de la nuit, alerte, Garibaldi menace Dijon, il faut décamper au plus vite. Cavalerie, infanterie, fourgons, 10,000 hommes environ avec 300 chariots se précipitent sur la route de Gray. A six precipitent sur la route de Gray. A six kilomètres, les prisonniers (une cinquantaine à peu près) sont rangés à la gueule des canons, debout, les pieds d'ins la terre détrempée, sous une pluie battante. Défense de faire un mouvement, de dire un mot!... Ce supplice dura de une heure du matin à deux heures après-miur. J avals emporte une couverlure pour me mettre tant bien que mal à l'abri; un soldat me l'arracha et la jeta dans la boue sous ses pieds: « Nous pas en avoir; Français, pas non plus! « J'avais la fièvre de la soif, je ne pus pas obte-nir un verre d'eau; nous grelottiens de froid, et, à quelques pas, les Prussiens brûlaient à la brassée des gerbes de blé et les portes des meules enlevées au village prochain (Saint-Apollinaire).

Au jour, trois ou quatre officiers causaient entre eux en allemand; un juif alsacien, mon compagnon à la gueule d'un canon, me dit tout bas : « Tenez, lesvoilà qui décident qu'ils se débarras-seront de nous en nous fusillant sur place, s'ils sont forcés de battre en re-traite.» Sous l'influence de ces mauvais traitements, un malheureux garibaldien fut pris d'un accès de folie; peu de jours auparavant, j'avais été témoin, à la pri-son, du mème phénomène chez un pau-vre paysan jurassien, père de six enfants, arrêté sans qu'il sût pour quel motif.

Dans la matinée, arrivèrent des troupes de renfort; pendant qu'elles défilaient sur la route, les garibaldiens furent rangés près du bord, en haut du talus, afin que les nouveaux venus puissent prendre une connaissance exacte du costume et du type; le jeune aumônier des mobiles. remarquant que son vetement béarnais attirait aussi l'attention, demanda à se placer sur le mème rang.

Un officier s'approcha de lui:

- Vous êtes franc-tireur! lui dit-il en assez ben français.
- Non, je suis aumônier.
- De quel corps? Mobiles des Basses-Pyrénées.
- Combien d'hommes dans votre bataillon?
- Je le sais, mais je ne vous le dirai
- Quelle route suit votre bataillon? Vous êtes bien curieux, Monsieur!
- Très-bien! très-bien! faites! me
- voici! appelez vos hommes.

 Et, disant cela, il se porte contre un penplier, droit immobile, le regard sur son interlocuteur.
- Vous n'avez donc pas reur de la mort! demanda celui-ci.
- Non! je suis prêt. officier tourne les talons et s'écrie en faisa de sa pensée : « Ah! Français! ancais ! >

servit pour première nourriture de toute la journée un seau d'eau; il était neuf

heures de la nuit. Le 29 je parvins à obtenir, par l'inter-médiaire d'un ami, mon élargissement et un sauf-conduit; mais je fus arrêté de nouveau à cinq kilomètres de Dijon, aux avant-postes; on allait se battre vers Gevrey et Nuits. Je dus rester quarantehuit heures encore au milieu des ennemis, mais ceux-ci étaient badois; ils n'a-vaient pas ce cachet de brutalité si marqué chez les Prussiens, ils m'offraient spontanément de me laisser évader. « Nous, pas regarder! nous, tourner le dos! » disaient-ils en faisant le geste cor-respondant, et ils ajoutaient avec un réel accent de sincérité: Nous plus camara-des à Français qu'à Prussiens. La guerre, ah! malheur, malheur! »

an! matheur, matheur! »

Je parvins à gagner, à travers les vignes, la montagne et les bois; j'entendais tout proche la fusillade des combats de Nuits et de Vougeot; je rencontrais çà et là les compagnies de franc-tireurs qui couraient au feu. Enfin, après une journée de marche de fatigues et de périousnée de marche de la fatigues et de périousnée de marche de la fatigue et de périousnée de marche de la fatigue de la fatigue et de la fatigue de ournée de marche, de fatigues et de périls, je rentrais chez moi au milieu de la nuit, maudissant de tout cœur la sauva-

On sait que les Prussiens traitent les contrées où ils campent tout à fait en pays conquis. C'est ainsi que les bois des Ardennes françaises sont mis par eux en coupe réglée et qu'ils ont vend u déjà à vil prix, une grande partie de ces magnifiques forèts. Le principal acheteur de ces marchés de chênes vendus à 15tr. le pied, c'est au quart de la valeur, est un Liégeois, M. O... dont la fille a épousé un gentilhomme allemand, le comte de R... Les acheteurs ont déjà comte de R... Les acheteurs ont déjà versé plus de 50,000 fr. entre les mains des autorités prussiennes; mais voici que des difficultés surgissent qui pourraient bien enrayer la bonne affaire conclue de part et d'autre. Les acheteurs comptaient faire passer

leur bois par la Belgique, soit pour y ètre entreposé, soit comme marchandise de transit. Au reste, la voie de Belgi-que était la seule qui leur fût ouverte. Elle vient de leur être fermée par notre gouvernement. Premier déboire. D'un augouvernement remark aboute. D'un au-tre côté, fa coupe des arbres acquis souffre les plus grandes difficultés: les francs-tircurs qui occupent les forêts des Ardennes, où ils font aux Prussiens une guerre d'affûteurs qui leur est fort préjudiciable, tirent sur les bûcherons prejudiciable, tirent sur les bucherons employés parMM. O... et de R... Les francs-tireurs ont juré de ne pas laisser s'accomplir ce que les populations ar-dennaise regardent avec raison comme une destruction et de pure spéculation

On conçoit l'embarras des acheteurs que les Prussiens talonnent également pour obtenir paiement d'une marchandise dont ils ont d'autant moins garanti la livraison qu'elle ne leur appartient

L'Union libérale de Tours confirme la mort de Paul Beurtheret, son rédacteur en chef. Il a été toé mercredi pendant le bombardement de la ville, par une éclat d'obus qui lui a enlevé toute la partie supérieure de la tête, au moment où il se rendait à l'Hôtel de l'Universe.

Voici le récit qui a fait le-Journal d'Indre et Loire, de ce malheureux événement

Ce matin à onze heures, un détachement prussien venant de la route de Pa-ris, s'est engagé sur le pont où se trou-

vait une foule nombreuse.

« Arrivé vers le milieu du pont et à la suite de circonstances jusqu'à présent, peu exactement connues, des coups de révolver paraissent avoir été tirés sur le détachement, qui rebroussa ehemin et se rendit au haut de la Tranchée.

« Aussitôt, des canons, qui étaient en batterie sur ce point, commencèrent à canonner la ville, puis des obus furent lancés sur différents points de la cité. » Le fronton de l'hôtel-de-ville a été

fortement endommagé, le premier re-verbère de la rue Royale, au coin du musée, a été brisé. La maison occupée par M. Champigny, chemisier, a eu une petite fenêtre défoncée, l'enseigne du ca-fé de la ville a été mise en morceaux; la maison de M. Gourand, patissier, rue de la Scellerie a eu sa cheminée et sa toiture défoncées; trois bombes sont tombées dans la maison de M. Leguey, rue Colbert, 118. Lamaison de M. Souham, rue Sainte-Marne, a été aussi atteinte. D'autres l'ont été, nous assure-t-on.

 Malheureusement les résultats de cette canonnade ne se sont pas bornés à des dégâts aux édifices publics ou a des maisons particulières; plusieurs morts

sont à déplorer. » La première que nous devons enre-gistrer est celle de M. Paul Beurtheret, rédacteur de l'Union libérale, qui, en se rendant à son hôtel, à onze heures un quart, a été tué, au coin de la rue Chaude, par un éclat d'obus qui lui a enlevé le

« C'est avec une douloureuse et sincère émotion que nous avons à annoncer cet x évènement. M. Beurthèret, qui s près de troit ans rédigeait l'Union tibérale, avec autant de talent que de fermeté, s'était concilié à Tours de vives uses amitiés. Sa mort sera un véritable deuil pour elles. Malgré les dissidences qu'a pu faire naître parfois entre nous la dissemblance de nos opi-nions, nous nous associons du plus profond de notre cœur à la cruelle et légiti-me offliction de sa famille et de ses amis.

« M. Beurtheretaété victime d'un événement qu'il n'a pas dépendu de lui de prévenir. Il ya peu de jours, il s'élevait avec une grande énergie contre l'inpru-dence de ceux dont l'ardeur inepportune pouvait attirer sur la ville de déplora-bles représailles.

« Un homme, dont nous ignorons le

nom, a été tué en traversant de la rue Colbert à la rue du Commerce. Un enfant de quatre ans aurait été, au bas de la Tranchée, blessé très grièvement par la mitraille.

» M. Pierre, marchand de mercerie, a dté atteint au bras par un éclat d'obus, qui heureusement n'a pas produit une blessure brave.

» On nous parle d'autres accidents. mais nous manquons encore de rensei-

gnements précis. * Accourant en toute hâte à l'Hôtel-de-Ville, M. le maire fit aussitôt hisser sur l'édifice le drapeau parlementaire, et se rendit, avec ses adjoints, à la Tranchée pour s'entendre avec le commandant des forces prussiennes et faire ces ser la canonnade, qui effectivement fut suspendue à l'apparition du drapeau

» Le bombardement a été interrompu mais l'absence du général en chef, dont le quartier-général est à une certaine distance de la ville, n'a pas permis à l'administration municipale de traiter, le commandant des troupes qui effectuaient le bombardement n'ayant pas mission de

UNE RUSE

Nous empruntons à la Feuille du Village l'histoire suivante :

« On parle souvent des ruses employées par les Prussiens tant pour tromper nos éclaireurs sur leurs forces ou leurs positions, que pour se procurer des aliments qui leur

que pour se procurer des aliments qui leur manquent journellement, quoi qu'on en disc.

« A notre tour, parlons de celles qu'emploient nos paysans pour dérouter cessaquages pillards. En voici une qui a son mérite et dont l'auteur se félicite aujourd'hui:

« Dans un hameau de notre Franche-Comté, une vraie moutagnotte annonce à un brave fermier l'arrivée inopinée dans un village synthy d'au moins 900 cavaliges aunes

lage vorsin d'au moins 200 cavaliers enne-mis, qui faisaient main basse sur tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance dans les écuries; que sa ferne probablement ne serait point oubliée, étant connue et signalée dans le pays comme la plus riche et la mieux approvisionnée.

Notre Franc-Comtois profite de l'avis cherche immédiatement à mettre son bétail en lieu sûr : les Prussiens étant aux trousses

en lieu sûr; les Prussiens étant aux trousses de la paysanne, c'était felie de songer à l'emmener au Join ?..; le cacher, mais où?.. le tuer, autre folie...

• Une idée hasardeuse lui vint...

• Il appelle sa femme et ses filles, tous se mettent à l'œuvre : vieilles couverturrs, vieux jupons ouatés et déchirés sont jetés sur le dos des bêtes à cornes, dont les pieds sont tressés de paille ainsi que la tête; veaux, moutons et chèvres sontaccoutrés de même; bouteilles de tisane, bouchons de paille sont mis en évidence; un sceau est rempli d'eau, mis en évidence; un sceau est rempli d'eau, et au milieu se dresse comme un mât gigantesque, une magnifique ... seringue.

Arrivent les Prussiens.

— Tix pœufs! ... fingt moutons!... telle est leur bienvenue.

- A vos ordres. messieurs, répond no-The homme avec une bonhomie charmante.

Il les conduit à l'étable, pour choisir, et là ces messieurs s'arrêtent stupéfaits; ils ne comprennent rien à l'exercice auquel se livrait la maîtresse du logis avec l'instrument que vous savez, et encore moins à l'afluble-ment de ses élèves... ou de ses patiens... Maldies?...maldies?...s'écrie le

 Malaties?...s'ecrie ie
 plus sensé de la bande.
 Peste noire!...
 A ces mots que nous ne traduirons pas en allemand, mais dont de signification leur rappelait les ravages que cette terrible mala-die fait si périodiquement et si fréquemment dans leur pays, nos Teutons déguerpirent au plus vite, laissant notre compatriote en-chanté de son stratagème.

On écrit d'Autun, à la Gironde que le commandant Thenet, de la guérilla d'O-rient, reconnu coupable d'avoir abandonné son poste, a été condamné à la peine de mort. Sur les instances et les prières de ses camarades compromis par lui. il a été sursis à l'exécution

La dégradation a eu lieu sur la pla d'Autun. C'a été une triste cérémonie

Les arbres étaient garnis de gamins, un cordon de troupes entourait la place; au centre, la guérilla formait un carré; les officiers de toutes armes s'y trouvalent.

Tout à coup le colonel paraît conduit par des gendarmes. Un silence glacial règne sur la place.

Un greffier lit la condamnation à mort et le décret de suspension. Un autre déclare, au nom de la République en-vahic, que le colonel est indigne de commander.

Alors un homme s'approche, lui ar-

rache les boutons de sa tunique, les galons de ses manches et de son képi, tous ses ornements. Il tend son épée, on la brise sur le genou et on jette les morceaux à terre. Il ramasse ces débris, va recommencer son ignominieuse

Bien des gens pleurent de pitié, d'au-

tres étouffent leurs sanglots.-Le colonel, les habits en désorde, pou tant les traces de ses décorations enle-vées, passe devant tous les soldats con-

duit par quatre hommes.

Le malheureux reprend ensuite le chemin de sa prison, où il va attendre la grace ou la mort.

La Gazette de Cambrai publie ce qui suit Ce ne sont pas 25 uhlans qui se sont présentés mardi à Masnière:, e sont 16 cavaliers prussiens, des hussards, dit-on.

Arrivés le matin vers neuf heures, ils ont séjourné une heure environ dans cette commune. Après avoir vidé une bouteille d'eau-de-vie dans un estaminet et brisé les fils télégraphiques, ils ont pris des renseignements sur les forces militaires de Cambrai et se sont dirigés vers Bonavis, sans avoir été'inquiétés.

Or, la commune de Masnières, possède 2,400 habitants. — Ne peut-on pas se demander comment il se fait que chévaux et cavaliers n'ont pas été capturés?

— C'est une question que sans doute l'autorité compétente cherchera à ap-

profondir,
Mercredi soir, quelques cavaliers se scraient de nouveau présentés dans le même village. Nous manquons de dé-

Hier, les maires de Banteux et de Bantouzelles, ont été sommés par un détachement de cavalerie prussienne d'avoir à faire réparer sans retard la route de Saint-Quentin qui avait été coupée, sous peine d'une contribution de 20,000 francs, et sous menace d'incendie,

Snr la route de Bapaume, auprès d'Anneux, sert uhlans se promenajent hier dans la journée fort paisiblement. Beaumetz, Doignies. Boursies, Mœu-

vres auraient reçu la visite de détache-ments de forces différentes. On prétendait même, mais nous le répétons sous les réserves les plus expresses, que quelques centaines de Prussiens se dirigeaient vers le bois de Bourlon, pour y camper, ce qui nous paraît peu probable, ces différents détachements n'étant accompagnés d'aucune artillerie.

Les détails que nous donnons ne sont peut-être pas de la plus rigoureus cexacti-tude. Néanmoins, il résulte de l'ensemble des renseignéments récueillis que les campagnes environnantes, commencent à se trouver inquiétées et seront sans doute btentot ravegées par des hordes ennemies ou mieux par des pillards.

Nous croyons donc de notre devoir de lemander de nouveau à l'autorité mililitaire sur laquelle nous comptons et qui sait pouvoir compter sur nous, s'il ne lui paraîtrait pas utile de faire courir sus aux ravageurs et de leur montrer que Cambrai se prépare au dedans aussi bien qu'au dehors à une résistance éner-gique. — H. Renoud.

PERCEMENT DU MONT CENIS

Nous lisons dans la Meuse.

Nous avons annoncé l'heureux achève ment du giganiesque tunnel qui va relier, par la base du Mont-Cenis, la France et l'Italie et permettre ainsi des communications ferrées entre ces deux pays. L'industrieuse activité moderne a surmonté en huit par cet lebet de et le pariné de travail trieuse activité moderne a surmonte en huit ans cet obstacle et terminé ce travail cyclopéen. Une dépêche adressée de Bardonnèche, 25 décembre, à M. Sadoine. directeur général de la Société John Cockerill, à Seraing, par M. l'ingénieur Ubags annonce en ces termes ce grand événement:
« Le percement du Mont-Cenis a été terminé anjourd'hui 25 décembre à 4 h. 25 m.

La sonde a traversé le dernier diaphragme de 4 mètres d'épaisseur exactement dans l'axe du souterrain à une profondeur de 7,989 mètres de Bardonneche et 5,148 de Modane. Nous avons assisté à la chate du dernier massif de séparation. Le tunnel est entièmassi de separation. Le tunier est ente-ment perforé sur 12,228 mètres. Le succès aétéadmirable, l'enthousiasme indescriptible. Gloire à l'ingénieur Sommetiler. » Rappeions, à l'honneur de notre pays, que c'est la Société John Cockerill de Se-

Mont-Cenis est un des grands faits de notre

Mont-Cenis est un des grands faits de notre époque. Il démontre que rien n'est impossible au génie humain.

Le Mont-Cenis a une hauteur de 3,493 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le col de cette montagne était le passage le plus fréquenté des Alpes. Napoléon les y avait fait construire une route qui a coûté avait fait construire une route qui a coulé un travail de neuf années, de 1802 à 1811. La vapeur va aujourd'hui franchir cette montagne, non en gravissant les pentes, mais en la traversant d'optre en outre. On peut dire désormais qu'il n'y a plus d'Alpes entre la France et l'Italie.

Chronique locale & departementaie

Nos ateliers étant fermés à l'occasion du jour de l'An, le jour-NAL DE ROUBAIX DE paraîtra pas demain. edunA Liste cartes de visite, du n

MM. D'halluin-Lepers,
F. Derasse,
Vve Gaydet-Boet,
Baucheton, controleur princi
des contributions directes,
Gaydet Revest Gaydet-Roussel, Vve Dubar-Cliqu Derville-Clariss L. Scrépel père, Léopoid Florin, Henri Delattre père, Lefévre, pharmacien, Jules Roussel, Lambin-Delatire, Vve Roussel-Dazin, Vve Decottegnie Dazin, Jules Masurel, 100 Isaac Holden et fils, Jules Ernoult, Bon-Ami Wibaux, Motte-Bossut, Jules Delattre, Loridan-Danchy, Norbert Lefebvre, Félix Ernoult, Docteur Lingre,
Mure Bossut,
Henry Wattinne,
L. Debasieux, eutrepreneur,
Aimé Valé, notaire, Anatole Cordonnier, Jules Masurel,

A Monsieur le président de la Chambre Syndicale, à Roubaix.

Monsieur le président, La question d'économie en fait d'alimen-tation, toujours si importante pour les centres industriels, acquiert dans les circonstances actuelles un intérêt considérable, en raison des nécessités de l'approvisionnement des ambulances et des cantines qui doivent pour-voir aux hesoins matériels de nos armées.

or aux pesons materiels de nos armees.

C'est en s'inspirant de ces considérations,
que l'un des membres de la Chambre syndi-cale, M. Skene, a cru devoir soumettre à l'attention de ses collègues, des conserves de viande fraiche préparées en Australie et tout nouvellement introduites en Europe.

Plusieurs membres de la Chambre on jugé qu'il convenait d'examiner sérieusement

jugé qu'il convenait d'examiner sérieusement la valeur de ces conserves alimentaires, et se sont réunis chez M Ginions, dont l'expérience et les connaissances pratiques devaient

Ces Messieurs m'ont chargé de transmettre leur impression à la Chambre.
 Les produits soums à notre appréciation consistent en viande de mouton fraiche, sans assaisonnements d'aucune sorte, cur fermée dans des bottes en fer blanc soudées;

hermétiquement.

Pour éviter de rencontrer éventuellement

Pour éviter de rencentrer éventuellement une boite exceptionnellement bonne ou mauvaise, il avait été mis à notre disposition trois holtes qui ont été ouvertes et dégustées.

En outre, M. Skene s'était procuré, pour nous le soumettre, un gigot salé et transporté sans enveloppe, sous la forme habituelle des jamhons de porc.

Le contenu de la première botte a été goûté froid et tel quet; la viande présentait l'apparence ordinaire qui résulte de la coction dans l'eau. On sait que toutes les viandes bouillies perdent en général leur arome des bouillies perdent en général leur arôme spécial et prennent une apparence et un goat uniformes. Gette particularité jointe à la longueur des fibres (qui doit temir à l'espèce des moutons australiens), a pu permettre à quelques-uns des assistants d'assimiler cette viande à d'excellent bourf bouifit; il est cer-

viande à d'excellent bœuf bouili ; il est certain qu'aucune odeur ni aucune saveur propre ne pouvait décéler l'ancienneis de la préparation, et qu'il e produit se présentail sous l'aspect ordinaire de toute chair musculaire bouilité, sans qu'aucun parfum suf generis en pût indiquer la nature.

Le contenu de la seconde holte avait été préalablement réchausse a bain-marie, sans aucun assaisonnement étranger. Au point de vue de la parfaite conservation, l'appréciation a été la même, bien que le produit alt paru moins savoureux; cette légère différence provenait probablement de l'échantillon lui-même. tillon lui-même.

» Le contenu de la troisième botte a été préparé par M. Ginions dans des conditions quasi luxueuses et suivant les préceptes de l'art; l'essentiel pour l'assistance était surtout de constater que cette viande comme les autres avait tous les caractères d'une viande fraîche; il était intéressant cependant de s'assurer qu'elle peut se préter aussi bien à une préparation culinaire relevée qu'une viande prise à la boucherie.

On n'a pas été aussi satisfait de l'échan-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée. La conservation est moins parfaite bien que la viande soit man-tillon de viande salée.

> La viande fraiche en boite, peut revenir à 1fr 34 le kilo; la viande salée ne coûterait que 75 c.; l'extrême bon marché de cette dernière peut faire passer par dessus une très faible différence dans la saveur; d'ailleurs, il suffirait, je crois, qu'aux lieux de préparation on donnat une legare fumaison par dessus le sel, pour éviter les indices de fermentation que nous avons pu constater.(1)
Je dirai encore qu'on peut corriger ce petit Je dirai encore qu'on peut corriger ce petit inconvénient en faisant cuire ces jambons ment de l'ébullition quelques morceaux de charbon de bois bien rouges.

> En résumé, ces conserves peuvent être en ce moment d'un immense secours pour le service des ambulances et des cantines, puisque à un prix inferieur au cours ordi-naire, elles peuvent mettre à la disposition du soldat, un aliment sain, excellent, d'un transport facile et d'une conservation Indé-finie. Et même dans les temps ordinaires,

(1) Je l'attribuerais particulièrement à la coindre proportion de matières grasses existant dans la viande de mouton et surtout à l'absence de la conenne épaisse du jambon de porc qui doit contribuer à assurer la conservation parfaite des jambons ordinaires.

Le soi